

LUMIÈRE 2016 LE JOURNAL #08

« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvions-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière RUE DU PREMIER-FILM 15 OCTOBRE



PRIX LUMIÈRE 2016

« Vive le cinéma et vive la Catherine Deneuve! »

PRIX LUMIÈRE 2016 !

C'est « *la femme la plus scandaleuse de France, la mauvaise élève que nous aurions tous aimé être* », affirme le cinéaste Arnaud Desplechin, retenu par un tournage, dans un texte lu sur scène par Thierry Frémaux. L'heure est ensuite à la musique avec Nathalie Dessay, qui chante *Les Parapluies de Cherbourg* de Jacques Demy. Un air évidemment enveloppant. Tout comme le moment totalement suspendu, qu'a su créer l'acteur Vincent Lindon en adressant une lettre magique à Catherine Deneuve. Il y parle cigarette fine, crème pour les cheveux et horticulture. Lindon recrée l'univers Deneuve avec un amour inoubliable. Quentin Tarantino, qui lui succède, n'a pas oublié non plus sa rencontre avec Deneuve lors de sa Palme d'or pour *Pulp Fiction* à Cannes en 1994 – elle était vice-présidente du jury, présidé par un autre Prix Lumière, le cinéaste Clint Eastwood – et la proclame Plus Grand Réalisateur Européen ! « *Puissance du vent dans les saules. Poussière dorée dans le crépuscule. L'éclat des fleurs de cerisier. Elle illumine la chambre.* » Tel est l'hommage de Bertrand Tavernier, qui récite un petit poème japonais. « *Je t'aime Catherine* », dit simplement Roman Polanski en enlaçant l'actrice après lui avoir remis son prix. Forcément inattendue, Catherine Deneuve dédie cet honneur à « *tous les agriculteurs de France !* » Et sur la chanson de Serge Gainsbourg écrite pour le film de Claude Berri *Je vous aime*, la cérémonie s'achève en un karaoké très doux. Parmi une foule d'artistes venus célébrer l'actrice, dont sa fille Chiara Mastroianni : Jean-Paul Rappeneau, Park Chan Wook, Costa Gavras, Emmanuelle Bercot, Benoît Magimel et Marisa Paredes. Le mot de la fin est revenu à Quentin Tarantino : « *Vive le cinéma et vive la Catherine Deneuve !* »

[Virginie Apiou]

À LA UNE



© J. M. W. P.

RENCONTRE

Les mots de Deneuve

Elle a forcé sa réserve naturelle, pour venir parler d'elle pendant une heure et demie, mais elle s'est prêtée au jeu avec élégance. Pour le public lyonnais, au théâtre des Célestins, elle a évoqué ses rôles, les metteurs en scène qui ont compté dans sa carrière et dans sa vie, sa technique de comédienne... Extraits choisis.



© Olivier Chazagnat

S'ABANDONNER À un metteur en scène

« L'idée c'est quand même de se laisser faire par un metteur en scène, ça ne veut pas dire qu'on n'a pas d'idées ou qu'on ne peut pas poser des questions... mais a priori moi ce que je veux c'est pouvoir m'abandonner un peu et me dire que je fais totalement confiance, mais ça ne m'empêche pas de rester critique. J'ai du mal à imaginer des comédiens qui travaillent seuls ou avec quelqu'un d'autre que le réalisateur, en amont du film »

PRÉPARER un rôle

« Pour moi la préparation ce serait plutôt l'idée de m'imprégner de l'histoire, de lire certains passages... je ne travaille pas beaucoup avant, seule, j'essaie de me forger une idée du personnage tout en restant très ouverte à ce que le metteur en scène va faire. Sur le tournage, je suis plutôt dans une attitude de concentration immédiate à partir du moment où je suis sur le plateau. J'ai l'impression que mes batteries ont besoin d'être rechargées assez souvent. L'intensité que je peux avoir sur le plateau m'oblige à me reposer. »

À L'ORIGINE : Jacques Demy

« Ma grande chance a été de tourner avec des réalisateurs vraiment importants assez jeune, à mes débuts. Donc c'est vrai, quand on a la chance de rencontrer Jacques Demy, moi je n'avais pas 20 ans quand je l'ai rencontré, c'est quand même quelque chose qui compte beaucoup dans votre vie. C'est une façon de voir le cinéma qui a été très importante pour moi, il m'a beaucoup influencée, oui. »

LE PASSIONNÉ François Truffaut

« Il aimait beaucoup les actrices, les acteurs, le cinéma, c'était sa passion, sa vie. Lui trouvait le cinéma beaucoup plus intéressant que la vie, notre discussion était toujours là-dessus, moi je trouvais que la vie était beaucoup plus intéressante que le cinéma. On allait au cinéma ensemble. C'était vraiment un directeur d'acteurs formidable, il était tellement passionné. »

LES DEUX FACES DE Luis Buñuel

« Il avait un univers sombre, tourmenté, mais en même temps il avait beaucoup d'humour, ça ressort beaucoup dans ses films, c'était un personnage assez étonnant. (...) Pour *Tristana*, il était tellement heureux de retourner en Espagne, parce qu'il vivait au Mexique et c'était la première fois depuis *Viridiana* qu'il pouvait revenir, que c'était vraiment un autre aspect de sa personnalité que je n'aurais pas imaginé avant. Il était beaucoup plus gai, joyeux, il est même venu dîner chez moi le soir, ce qui est très étonnant parce qu'il ne sortait jamais. »

L'AMI André Téchiné

« André Téchiné, je le connais depuis plus de 20 ans, on a fait plusieurs films ensemble, dans la vie c'est un ami, c'est un peu particulier. Il y a des réalisateurs avec qui j'étais proche et qui ne sont plus là, comme François Truffaut ou Claire Denis. Quand on rencontre certains auteurs et qu'on parle avec eux avant ou après le film, il y a des choses qui se mettent en place différemment (...) des choses plus personnelles, comme avec André Téchiné, Christophe Honoré ou Gaël Morel. »

UNE CARRIÈRE américaine ?

« Franchement non, l'occasion ne s'est pas présentée. Moi j'ai tourné deux films là-bas et je n'ai pas eu envie de rester à la fin du tournage, parce que j'avais envie de rentrer en Europe, mais c'est surtout qu'on ne m'a pas fait des propositions si intéressantes que ça. Je ne peux pas dire que j'ai refusé une carrière américaine, franchement. »

VOUS AVEZ DIT cinéphile ?

« Je vois beaucoup de choses, beaucoup de films français bien sûr, beaucoup de films asiatiques aussi, et puis je lis quand même les critiques donc je me décide souvent même sur des films qui ne sont pas toujours d'immenses succès commerciaux. J'ai vu *Strangers* de Na Hong-jin, j'aime beaucoup le réalisateur chinois Jia Zhangke, mais j'aime beaucoup le cinéma français parce que ça reste quand même ma langue, il y a quelque chose qui est unique, et quand c'est réussi, c'est quelque chose qui vous transporte. »

[Rebecca Frasnquet]

SEANCE DE CLÔTURE !

Revoir Indochine

Se rendre à la clôture du festival Lumière 2016, c'est aussi revoir *Indochine* sur grand écran, vibrante fresque historique tournée au Vietnam en 1992 et gravée dans le cœur d'une génération. Catherine Deneuve est l'indomptable Eliane, un rôle ardent pensé pour elle par Régis Wargnier. Rendez-vous à l'envoutante baie d'Halong, en version restaurée*.



© Parodie - Sas Films / DR

Splendeur coloniale de l'Indochine des années 30 : Eliane est l'héritière d'une plantation d'hévéas qu'elle gère d'une main de maître. Jean-Baptiste, beau Vincent Perez, l'ensorcelle en habit blanc d'officier. Guy, le regretté Jean Yanne, l'aime d'un amour transi. Les destins d'Eliane et de Camille, sa fille adoptive, se dessinent sur près de 25 ans dans le décor fabuleux du Vietnam d'avant la guerre.

Régis Wargnier n'a jamais envisagé d'autre actrice que Catherine Deneuve pour incarner son héroïne. Il a écrit le rôle pour elle, au côté des écrivains Erik Orsenna et Louis Gardel, et de la scénariste Catherine Cohen, en sachant qu'elle avait déjà accepté de tourner le film. Le metteur en scène et le prix Lumière 2016 ont toujours confessé leur goût commun du romanesque. Succès mondial, le film emporta l'Oscar du meilleur film étranger en 1993 et cinq Césars, dont celui de la meilleure actrice pour Catherine Deneuve.

[Charlotte Pavard]

Indochine de Régis Wargnier

Halle Tony Garnier, dimanche 16 octobre à 15h

En présence de Catherine Deneuve, de Régis Wargnier et des invités du festival.

* Restauration : Studiocanal

Soft Powell

C'est donc samedi à 11h15. Il y a bien deux ou trois autres films à voir ailleurs ce jour-là et à cette heure (*Nous nous sommes tant aimés*, par exemple, n'a pas l'air mal, un film italien apparemment, d'un certain Ettore Scola, bon, faut voir ; également *Les Voleurs* d'André Téchiné, avec Catherine Deneuve, une actrice française en pleine pousse semble-t-il) mais celui-là est incontournable, indispensable, obligatoire. Pas moins. *L'introuvable* de W. S. Van Dyke (1934, oui, un vieux truc donc, mais c'est un principe lyonnais). Le film se niche dans la section Cité des femmes et, en effet, on y trouve, entre autres, Myrna Loy et Maureen O'Sullivan. Bien, déjà. Très bien, même. Mais en fait de citer des femmes, il faudrait surtout citer le garçon. William Powell, ici détective privé inventé par Dashiell Hammett, excusez du peu, mais un Hammett guilleret qui semble en avoir soupé des romans durs et avait décidé de raconter l'enquête d'un des frères de Sam Spade, belle gueule et nonchalant, limite je-m'en-fouiste.



Ce gars-là, Nick Charles, est donc interprété par William Powell. Un acteur de génie trop souvent éclipsé par les Gable, Tracy ou Bogart. Ce type a une classe folle, port de moustache et de tête compris, et peu de comédiens lui arrivent à la cheville qui n'était même pas gonflée. Surtout, William Powell est l'acteur qui joue le mieux le type bourré. Il a la saoulerie élégante, le vin joyeux, le lever de coude divin, la démarche chancelante étincelante. Un vrai travail de pro.

Jouer le ravi de la crèche, le garçon amoureux ou le héros sans peur est donné à tout le monde (bon, d'accord : ou presque). Mais interpréter l'ivrogne demande un talent évident. L'entendre mâchonner ses mots, le regarder tanguer en ligne droite, l'apercevoir digne à plus de cinq grammes est un plaisir inoubliable de spectateur. William Powell a repris souvent le costard de Nick Charles et le rôle lui a valu quelques titres de gloire. Mais jamais ailleurs que dans *L'introuvable*, il ne fut aussi séduisant, aussi drôle, aussi joyeusement gouleyant. C'est le genre d'acteur qui vieillit en fût de chêne. Du tanin et du fruité. De la souplesse et de la rondeur. Du moelleux et du piquant. A voir sans modération. [Eric Libiot]

MASTER CLASS

Park Chan-wook, invité mystère

Singulier, c'est ainsi qu'est présenté et défini à très juste titre par Thierry Frémaux, le tout à fait mystérieux cinéaste sud coréen Park Chan-wook. Propos extraits d'une master class venue d'ailleurs...



« Il y a beaucoup d'éléments très violents dans mes films, et je fais toujours attention à ne pas en abuser. Je vous assure que je ne m'amuse pas à utiliser ces éléments ! Je pourrais plutôt dire que je n'évite pas les sujets violents. La violence est un sujet qu'on ne peut pas éviter quand, comme moi, on écrit sur les humains, la société. Je pense juste que les êtres humains peuvent être élégants comme ils peuvent être très vils, et je veux décrire les humains avec cette violence et cette élégance.

Les vengeances dont je veux parler, c'est encore plus que la simple vengeance méritée. C'est surtout le fait qu'il faut avoir de la pitié, de la sympathie pour le vengeur, parce que sa vengeance est vaine. Même un enfant de dix ans sait très bien que, lorsqu'on veut se venger, on ne pense pas aux conséquences, on veut juste se venger. Par exemple, quand on perd son enfant, on sait parfaitement que, même si on se venge, votre enfant ne va jamais revenir à la vie. Malgré cela, l'être qui veut se venger met toute son énergie à accomplir cette vengeance. Je pense que la vengeance est l'action qui s'exerce le plus, entre les humains, c'est un acte de désespoir. C'est un mot clé. C'est ce qui différencie le plus les humains des animaux.

J'ai eu mes moments de vie cinéophile quand j'étais jeune, mais ça n'a pas duré très longtemps, pas par manque d'envie, mais par manque de temps. Je vous envie, spectateurs de Lyon, d'aller voir tous ces films pendant le festival. Depuis que je suis ici, je passe beaucoup de temps avec mon épouse dans ma chambre d'hôtel à hésiter entre plusieurs films et hésiter tellement, tellement, que finalement il est alors trop tard pour sortir !

Je ne suis pas issu d'une école de cinéma. Enfant, je n'avais pas de cinémathèque en Corée. Je n'ai pas pu m'éduquer cinématographiquement comme je l'aurais voulu, mais j'ai vu heureusement beaucoup de films français au centre culturel français de Corée. A l'époque il y avait beaucoup de censure dans mon pays, on ne pouvait pas voir *Le Dernier Tango à Paris* (Bernardo Bertolucci, 1972) par exemple. J'ai regardé tous les films qui me tombaient sous la main, je n'avais pas le choix à l'époque. On ne pouvait pas regarder des films japonais car la culture japonaise était interdite en Corée, pareil pour les films venant de Russie et du bloc soviétique, nous vivions sous une dictature.

Il y a deux problèmes majeurs en Corée : c'est un pays divisé et il y a un problème de classes sociales. J'ai déjà traité ces deux sujets dans mes films notamment celui du conflit des classes sociales qui a influencé *Lady Vengeance* (2005). Les Coréens ont vécu la guerre et on a su s'en sortir et développer une croissance économique incroyable, et imposer la démocratie en même temps. Cela fait notre fierté, mais, pour en arriver

là, on a dû sacrifier beaucoup de choses et ce genre de développements peut parfois ne pas coexister avec nos valeurs traditionnelles et du coup tous ces problèmes de la société coréenne transpirent dans tous mes films.

Je suis né dans une famille de catholiques et jusqu'à mon adolescence je suis allé à la messe tous les dimanches. Il ne faut pas associer la violence de mes films à mon côté catholique. Mais, quand j'allais à la messe, on me donnait des petites cartes avec des scènes sacrées dessinées dessus. Et comme j'aime l'art, je

collectionnais ces cartes que je trouvais très belles. Mais ces peintures montraient des scènes de sacrifices et ça me dérangeait, notamment des scènes de tortures et d'exécutions. Imaginez-moi, petit enfant, en train de regarder ces scènes d'exécutions, à en devenir complètement obsédé, alors peut-être qu'à cause des catholiques, je suis devenu

comme ça ! J'étais très impressionné par Saint-Sébastien en extase, nu avec des flèches plein le corps. Cette image a certainement hanté mon esprit et peut-être mon film *Thirst, ceci est mon sang* (2009).

Je suis souvent attiré par les héroïnes avec des tempéraments assez forts. C'est le cas de mon dernier film *Mademoiselle* (2016), le dialogue avec les actrices est plus facile. Comme je vis en harmonie avec mon épouse et ma fille, je suis plus à l'aise avec des films qui relatent des relations amicales entre les femmes. [Virginie Apiou]

« Je vous envie, spectateurs de Lyon, d'aller voir tous ces films pendant le festival. »

CURIOSITÉ

Le Dibbouk, en noir et blanc fantastique



Les chants des jeunes gens, c'est ainsi qu'on pourrait aussi titrer ce film yiddish, polonais de l'avant-Seconde Guerre mondiale. C'est évidemment moins intrigant que le mystérieux mot « *Dibbouk* », mais ça en dit un peu plus sur la teneur de cette œuvre sans égale. Alors le *Dibbouk* qu'est-ce que c'est ? Ce pourrait être l'esprit commun qui relie, ou se crée entre Leah et Khonnen, deux ados avec des sentiments

enflammés d'ados dans un monde ultra codé, le monde ritualisé de la société yiddish, celle des juifs religieux d'Europe de l'Est. Comment s'échapper ou échapper au monde traditionnel bien carré, lorsqu'on n'a pas sa liberté ? En s'envolant par le songe, celui de deux amoureux qui pensent l'un à l'autre, et se répondent en envoyant des chants au ciel. *Le Dibbouk*, film fantastique en noir et blanc, où l'on croise des fantômes, des êtres aux yeux très sombres, possède la beauté des toiles de Chagall, avec ces villages yiddish, ces cieus hauts où flottent les amants comme par magie. Les bras ouverts, la tête et le regard en l'air, le couple de jeunes promis, héros du film, traversent tout, la vie, la mort, et participent à une parade tout à fait particulière et envoûtante.

Pour en savoir plus sur cette œuvre magique, lisez *L'Homme qui voulait être prince, les vies imaginaires* de Michal Waszynski. C'est la biographie de la vie délirante de ce cinéaste polonais, aventurier mythomane, écrite par le journaliste, écrivain Samuel Blumelfeld, qui présentera *Le Dibbouk* à Lumière. [Virginie Apiou]

● *Le Dibbouk* de Michal Waszynski La Fourmi, à 15h - en présence de Samuel Blumenfeld et Serge Bromberg

ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Le festival Lumière chouchoute les élèves lyonnais



Quand le cinéma s'invite dans les programmes scolaires, il n'y a jamais d'école buissonnière. L'année dernière, plus de 4500 élèves de la région Auvergne Rhône-Alpes ont participé au festival. Comme chaque année, l'équipe de l'Institut Lumière est aux petits soins pour les écoliers rhônalpins : des séances à bas prix, des ateliers autour du septième art et même une invitation pour les cérémonies d'ouverture et de clôture.

Comme le veut la tradition, plusieurs établissements ont été sélectionnés par la région pour fouler le tapis rouge de la Halle Tony Garnier, parmi lesquels les lycées Jacob Holtzer (Firminy), Frédéric Faÿs (Villeurbanne), Tony Garnier (Bron) et La Martinière-Diderot (Lyon). Au total, plus de deux cents élèves ont eu la chance d'assister aux cérémonies.

D'autres ont aiguisé leur regard de cinéophile lors des autres séances du festival : fan de Kubrick et d'Hitchcock, Morgan, 17 ans, venait pour la première fois au festival Lumière. Avec ses camarades Dimitri, Charline, Valérie et Maxime du Lycée Professionnel Agricole de Contamine sur Arve, il était convié à la projection du film *On n'achète pas le silence* de William Wyler. Un bijou sélectionné par Quentin Tarantino, dans sa collection de films de l'année 70. L'occasion pour les adolescents de découvrir ce mélodrame d'un cinéaste engagé dans la lutte contre le racisme, comme l'a rappelé Bertrand Tavernier : « à travers ses films, William Wyler a essayé d'attirer l'attention des gens sur la montée du nazisme ».

Sur fond de tensions raciales, l'histoire du film *On n'achète pas le silence* a ému les élèves de l'atelier cinéma du collège La Clavelière à Oullins : « J'ai bien aimé le film, mais c'est frustrant de voir qu'il y a toujours du racisme », confie Dayana, 14 ans. Le film signé par William Wyler a aussi touché sa camarade Eva, 13 ans : « J'ai trouvé qu'il dénonçait bien le racisme, ça me donne envie de voir d'autres films comme ça ! » Mission accomplie pour le maître Tarantino. [Laura Lépine]

BIJOU

Rendez-vous glamour Place Vendôme

Une météo capricieuse, une séance matinale et une file d'attente pour obtenir sa place : pas de quoi décourager les cinéphiles venus en nombre hier matin au Pathé Bellecour pour la projection du film *Place Vendôme* de Nicole Garcia. L'occasion de (re)voir dans le rôle principal, la première femme à recevoir le Prix Lumière : Catherine Deneuve. A quelques heures de la cérémonie de remise du prix, les festivaliers ont pu à nouveau admirer la performance de l'actrice dans ce portrait d'une femme déchue, un rôle aux antipodes de l'image de symbole national que traîne Catherine Deneuve depuis qu'elle a prêté ses traits à Marianne en 1985. Mais dans ce récit policier signé par Nicole Garcia, c'est une toute autre Marianne que les spectateurs découvrent à l'écran. Et comme un cadeau aux festivaliers, la réalisatrice s'est confiée avant la projection sur le choix de son interprète principale : « Lorsque mon film *Le Fils préféré* est sorti en salles, j'étais trop stressée pour regarder les chiffres de fréquentation nationale. J'ai appelé le cinéma UGC Odéon à Paris pour la séance de 14h. On m'a dit : Catherine Deneuve vient juste d'entrer dans la salle ! Le soir même, elle m'a appelé pour me dire qu'elle avait été touchée par mon film. J'ai immédiatement eu envie d'écrire un personnage pour elle ». Le rôle de Marianne, femme en proie à un chaos intérieur qui va mener une enquête sur la mort de son mari, le prestigieux joaillier Malibert. « Ce personnage porte en lui les tatouages des héros masculins et féminins de tous mes films. Marianne a une part lumineuse, mais elle aussi fragile. En tout cas, c'est un film auquel nous sommes très attachées avec Catherine ». De la Place Vendôme au Mal de Pierres, présenté en avant-première jeudi soir, Nicole Garcia collectionne définitivement les bijoux cinématographiques. [Laura Lépine]



PORTRAIT

Un jour, un bénévole



© Laurent Lépine

Depuis qu'elle est devenue Lyonnaise d'adoption il y a trois ans, Marion Barville n'a jamais loupé une édition du festival. Cette passionnée de cinéma, adepte de road movies et de films d'horreur est une habituée de l'Institut Lumière. Après des années de fidélité, cette jeune responsable d'un magasin de prêt-à-porter a franchi le pas en rejoignant l'équipe de bénévoles du festival. Tous les jours, Marion accueille invités et public sur la mythique péniche « la Plateforme ». Une mission que la jeune normande affectionne particulièrement : « Si on me propose de revenir l'année prochaine, je signe direct ! » La jeune femme de 32 ans a d'ailleurs pris sa semaine de congés spécialement pour l'occasion pour assister notamment « à la master class de Quentin Tarantino. C'est aussi un plaisir de découvrir les films de l'année 70 avec Tarantino comme professeur », dit-elle. Seule difficulté : patienter avant la master class de Catherine Deneuve : « c'est le moment que j'attends le plus. J'adore cette actrice, elle a fait tellement pour le cinéma, mais aussi pour les femmes ! » Nul doute que Marion sera de la partie l'année prochaine. [Laura Lépine]

TANDEM

L'esprit d'équipe



Un film est une œuvre collective. Gros plan sur quelques beaux duos de créateurs, dont le travail est à admirer au festival.

Un homme, une femme. Un mentor et sa muse. Un cinéaste qui modèle une actrice et fait d'elle une star : il la filme d'autant mieux qu'il l'aime, elle-même est transfigurée, sublimée par l'amour qu'elle éprouve - et son regard amoureux à lui. Et puis l'amour s'épuise avec le travail. Drame, rupture, abandon. L'un sans l'autre, sont-ils exactement les mêmes ? Ça se passait comme ça à Hollywood, « La Cité des femmes », pour reprendre le titre du beau livre d'Antoine Sire; mais ça se passait aussi, plus près de nous, à Beijing, la Cité interdite. Zhang Yimou filme Gong Li pour la première fois en 1987, dans *Le Sorgho rouge*. Il a 35 ans, elle en a 22. Déjà marié, Zhang Yimou avoue ce nouvel amour à son épouse : « Je veux vivre avec Gong Li. Peu importe ce que les gens diront, peu importe qu'ils me traitent de tous les noms... » Et il fait de la comédienne une star mondiale : qu'elle soit concubine soumise ou paysanne entêtée, sublime dans la soie ou impériale dans les habits du peuple, elle est la femme chinoise, ballottée par l'histoire, perpétuellement en lutte - contre la féodalité ou les excès du communisme.

En couple, ils accompagnent dans les festivals internationaux *Ju Dou, Vivre!, Qiu Ju, une femme chinoise*, etc. Mais qui dit « star-system » - comme il existe encore en Chine - dit presse « people », qui les traque : on dit que la fille du cinéaste n'aime pas sa belle-mère, on dit que Gong Li souhaite le mariage, et que Zhang Yimou renâcle. Ils se séparent après *Shanghai Triad*, en 1995. Réunion professionnelle en 2014 pour le bouleversant *Coming home* : elle joue une femme dont le mari revient après avoir été emprisonné pendant la Révolution Culturelle... On dirait que Zhang Yimou a impérieusement besoin de Gong Li dès qu'il s'agit d'évoquer l'histoire récente de la Chine - et, du même coup, celle de sa propre famille. C'est sûr, ils se retrouveront encore... [Adrien Dufourquet]

• *Vivre!* de Zhang Yimou, Pathé Bellecour à 21h15 | CNP Terreaux, dimanche à 16h45

RÉCOMPENSE

Margaret Menegoz et Régine Vial, Prix Fabienne Vonier, une première !



© J.L. Mège

Créé cette année pour « honorer les femmes de cinéma qui ne sont pas des artistes », le prix Fabienne Vonier a été décerné à la productrice Margaret Menegoz et la distributrice Régine Vial à la fête des films du Losange, en présence de Catherine Deneuve, Vincent Lindon, Michel Hazanavicius et Jerry Schatzberg. « Fabienne Vonier a été chercher des auteurs dans le monde entier. Elle s'intéressait aux premiers films. Nous partageons cette passion avec elle. » a déclaré Régine Vial, tandis que Margaret Menegoz ajoutait : « Fabienne était comme une sœur de cinéma. » [Virginie Apiou]

HORS LES MURS



Le festival Lumière enchante les enfants du Centre Léon Bérard



© L. Le Boner

Une belle façon d'«égayer la soirée, car la vie à l'hôpital est parfois difficile». Pour Caroline et sa fille Louise, 4 ans, les projections organisées par l'association *Les Toiles Enchantées* sont une véritable bulle d'oxygène. Comme chaque année, la structure propose plusieurs séances en milieu hospitalier durant le festival. « Nous sommes présents depuis la première édition. C'était important pour Thierry Frémaux de proposer des séances pour un public qui ne peut pas aller en salles », confirme Isabelle Svanda, présidente des *Toiles Enchantées*. Tout comme le jeune public présent mercredi à la Halle Tony Garnier, les jeunes patients de l'Hôpital Femme-Mère-Enfant de Bron et du Centre Léon Bérard ont pu découvrir sur grand écran le film d'animation *Le Géant de fer*, réalisé par Brad Bird. Une histoire d'amitié entre un petit garçon et une créature extraterrestre de métal. Jeudi soir, c'était au tour des enfants hospitalisés au Centre Léon Bérard de suivre les aventures du jeune « Hogarth » lors d'une séance ciné-plateau repas. « Ma fille avait terminé ses soins, mais elle voulait absolument rester pour la séance ! », lance Guellaf. Même si elle est « fan de films d'horreur », sa fille Malek, 12 ans, attendait avec impatience cette projection. Avant cette plongée dans l'univers poétique de ce film signé par le papa de *Ratatouille*, parents et enfants ont pu échanger quelques mots avec la réalisatrice Julie Bertuccelli, venue présenter le film : « dès que les *Toiles enchantées* font appel à moi, je viens, cela a du sens de venir ici et puis c'était indispensable que le festival Lumière s'inscrive dans ce type de démarche ». [Laura Lépine]

En partenariat avec BNP Paribas

NUIT BANDE DE POTES



PROGRAMME

- **L'Aventure c'est l'aventure** de Claude Lelouch
- Suivi de **Very Bad Trip** de Todd Phillips
- Suivi de **Les Bronzés font du ski** de Patrice Leconte
- Suivi de **Mes meilleurs copains** de Jean-Marie Poiré

En partenariat avec Orange

Tous pour un !

La nuit Bandes de potes démarre avec *L'Aventure c'est l'aventure* (1972), du Claude Lelouch pur jus réunissant une tripléte de malfaçons (Ventura, Brel, Denner) et leurs Sancho Pança (Charles Gérard, Aldo Maccione) qui décident de se lancer dans l'enlèvement de personnalités. Une épopée hilarante dont l'un des hauts faits reste à jamais un spectaculaire cours de drague sur la plage. Suivra *Very Bad Trip*, de Todd Phillips (2009), seule excursion transatlantique de la nuit, l'amitié devient carrément dangereuse. Une odyssée haute en couleurs entre potes sur-éméchés à n'imiter sous aucun prétexte : perdre le futur marié à Las Vegas à l'issue d'un enterrement de vie de garçon trop arrosé, ça craint. La nuit se poursuit avec les aventures hautes en couleurs des copains à doudoune : *Les Bronzés font du ski* de Patrice Leconte (1980) dont la puissance comique quasi-«punk» éclatera comme jamais sur grand écran. Et pour clore la nuit, le meilleur film de Jean-Marie Poiré, *Mes meilleurs amis* (1989), co-écrit avec Christian Clavier, où les expériences artistiques diverses d'une poignée d'amis inégalement embourgeoisés, provoquent un rire plus mélancolique. [Adrien Dufourquet]

• Halle Tony Garnier, de 21h à l'aube (Bar, dortoir derrière l'écran et petit-déjeuner offert)

AU PROGRAMME DIMANCHE



Chaînes conjugales de Joseph L. Mankiewicz
En présence de Régis Wargnier
• Comœdia, 11h15



Fiancées en folie de Buster Keaton
En présence de Laurent Gerra
• Pathé Bellecour, 11h15



Le Quai des brumes de Marcel Carné
En présence de Benoît Heimermann
• Pathé Bellecour, 14h30



Le Parrain de Francis Ford Coppola
En présence de Vincent Maraval
• UGC Confluence, 14h30



Le Jour se lève de Marcel Carné
En présence de Philippe Morisson
• Pathé Bellecour, 16h45

OCS OCS GÉANTS, LA CHAÎNE DES FILMS DE LÉGENDE, VOUS PROPOSE EN NOVEMBRE : CYCLE JOSEPH LOSEY

PROGRAMME DU SOIR

NUITS LUMIÈRE

4 quai Augagneur, Lyon 3e / Berges du Rhône

SAMEDI 15 OCTOBRE

NUIT 9 : DJ MANOO

Plus d'informations sur **NUITS LUMIÈRE**

Entrée libre dans la limite des places disponibles

Partenaire des Nuits Lumière



Conception graphique et réalisation : François Garnier / Agence Heure d'été
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux

Imprimé en 5 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org